

# Les Nouvelles

## de

### L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

*"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."*  
J. Carmignac

n°28 - décembre 2005

#### Le mot du Président

- 1...Le mot du Président,  
par Robert Cuny.
- 2...Echo de Taiwan,  
par Yu Pao Li (Sœur Ida  
Porrino) et M.-C. Ceruti.
- 3...Compte rendu de  
l'Assemblée générale  
du 8 octobre 2005 ;  
Dix entretiens avec l'abbé  
Carmignac, sur CD-Rom  
proposé par P. Bricard.
- 4...Naissance d'une famille  
d'esprit (1ère partie) :  
Jean Carmignac et  
Claude Tresmontant,  
par F.-X. de Guibert.
- 7...Très belle réfutation de la  
thèse : "Les Evangiles  
ont été écrits par des  
communautés",  
par l'abbé Carmignac.
- 8...De l'utilité de la philo-  
logie grecque pour  
l'exégèse du Nouveau  
Testament (Jn XI, 14-15),  
par Antoine Luciani.  
( cf. Ed. Delebecque)
- 9...La Basilique Saint Marc à  
Rome construite sur la  
maison de l'Evangéliste ?  
par M.-C. Ceruti.
- 11...Les évangiles apocryphes  
par M.-C. Ceruti, (suite).
- 13...Photos de la Basilique  
Saint Marc et du pavement  
ancien.

Nous ouvrons donc, ce 8 octobre 2005, notre septième assemblée générale et nous sommes heureux de constater que notre association se porte bien. Le nombre de nos adhérents augmente régulièrement (18% de plus depuis notre dernière assemblée) et l'intérêt marqué pour les recherches que nous publions - travaux qui, comme le disait l'abbé Carmignac "peuvent conforter la foi des chrétiens et attirer l'attention des incroyants" -, eh bien cet intérêt ne se dément pas.

L'an prochain, le 2 octobre 2006, cela fera 20 ans que l'abbé Carmignac nous a quittés, pour aller après de Celui qu'il a tant voulu servir. Nous lançons un appel à toute personne l'ayant connu pour recueillir témoignages, paroles ou textes écrits, qu'ils soient d'ordre scientifique ou du domaine de la vie spirituelle. Déjà nous avons la joie de relayer l'initiative de Monsieur Pierre Bricard, fils de celui qui fut l'instituteur du jeune Jean Carmignac et frère du regretté abbé Jean-Marie Bricard qui fut aussi l'élève de l'abbé Carmignac : il se propose de graver un CD-Rom contenant toute une série d'entretiens radiophoniques de l'Abbé Carmignac (voir les précisions en page 3).

Quant à moi c'est avec joie que, récemment, j'ai pu offrir à l'association mes deux gros cahiers de notes, prises pendant les années 40-43, du temps où, séminariste au grand séminaire de Saint-Dié, j'ai eu la grâce de suivre les cours de l'abbé. Il donnait un cours d'Ecriture Sainte pour les élèves de première année (notions générales sur l'hébreu, la question de l'inspiration des Ecritures, etc.) et un cours sur Saint Paul qui, lui, était suivi par l'ensemble des séminaristes.

Laissez-moi vous dire quelques mots de ce cours qui m'a tant marqué. Cela se passait dans une grande salle à gradins, et l'abbé faisait son cours sur une estrade un peu surélevée. Nous le voyions parfaitement. Et sur son visage, dans sa voix, on lisait quelque chose comme une connivence profonde avec Saint Paul. Nous sentions que, au-delà du fil très solide du raisonnement, il cherchait à nous transmettre l'empreinte vivante de la foi de l'Apôtre, cette foi qui l'habitait profondément. J'ai plus de quatre-vingts ans, mais ces souvenirs sont pour moi inoubliables.

Et avant de passer la parole à Madame Ceruti qui nous dira quelques mots de son voyage au Taiwan, je voudrais, suite au décès de Madame Genot-Bismuth que nous vous annonçons dans le dernier bulletin, insister

.../...

sur l'importance de ses recherches et leur complémentarité avec les travaux de l'abbé Carmignac. Cette grande dame qui occupait à la Sorbone la chaire de judaïsme ancien et médiéval a apporté un éclairage historique décisif sur les rapports entre les Evangiles et la civilisation hébraïque du 1er siècle, principalement dans deux ouvrages importants, *Un Homme nommé Salut* et *Jérusalem ressuscitée* dont je vous recommande vivement la lecture.

Robert Cuny

---

*Madame Ceruti :*

On m'a demandé de donner un petit aperçu de l'expérience assez extraordinaire que j'ai faite cet été où j'ai été invitée au Taiwan (l'ancienne Formose), grande île peuplée de Chinois. Beaucoup d'entre eux viennent de la Chine continentale qu'ils ont quittée après la Seconde Guerre mondiale pour fuir le communisme. J'y étais invitée, je le précise, à un tout autre titre que mon engagement religieux mais j'ai eu la possibilité d'entrer en contact avec des catholiques et la chance de pouvoir faire une conférence sur l'historicité des Evangiles. Je ne peux pas dire que ces chrétiens catholiques chinois soient très nombreux - mais ils existent. Et il me semble hélas que le modernisme, ce que j'appelle la démythisation, tous ces courants délétères sont arrivés là-bas et je les crois responsables du ralentissement qui se constate : le nombre de catholiques ne diminue pas mais il n'augmente pas non plus. J'ai eu l'honneur d'être reçue par la présidente du Centre catholique de Taïpeh ; elle était en train de lire Hans Küng quand je suis arrivée.

C'est une religieuse extraordinaire, Sœur Ida, Italienne de la Communauté des Filles de Saint Paul, qui m'a mise en contact avec ce centre catholique. J'ai pu converser par téléphone avec elle et échanger des messages par Internet, de telle sorte que nous nous sommes liées d'amitié. Je lui avais dit : « Nous serions heureux, à l'Association Jean Carmignac, de savoir comment les choses se présentent là-bas au Taiwan. Et c'est son témoignage que je voudrais vous apporter. Voilà quelques extraits de ce qu'elle m'a écrit :

"En ce qui concerne le catholicisme au Taiwan, je ne saurais vraiment pas quoi dire, on voit souvent mieux les choses de l'extérieur. Ce que je peux dire pour ma part c'est que le catholicisme ressent un phénomène qui est mondial, un moment de récession et d'apathie générales."

[Sur ce point je lui ai répondu qu'il ne fallait pas être si pessimiste, que par exemple en Biélorussie, derrière l'ancien Rideau de fer où - vous le savez peut-être - j'enseigne en théologie et où j'ai habité près de quatre ans, le modernisme n'est pas entré. A cause du communisme qui avait tout "gelé", ce n'est que maintenant que ces courants essaient d'arriver. Et donc on y trouve une ferveur, une explosion de foi extraordinaires, les églises sont bondées, le catholicisme comme l'orthodoxie s'épanouissent. Au point que - j'ai déjà raconté cette anecdote - il m'est arrivé à la messe de ne pas pouvoir faire le signe de croix tellement nous étions nombreux, serrés comme dans le métro à 6h du soir... Comme je lui répondais cela elle a eu les paroles que vous lirez plus bas.] Je continue son premier message :

"Peut-être l'erreur vient-elle aussi de nous, du fait de ne pas avoir pris suffisamment soin des bases, des racines de la foi, de s'être donné plus de mal pour les œuvres que pour la construction de la communauté chrétienne selon le style de l'Apôtre Paul " .

**Je lui ai demandé ce qu'elle entendait par là et voici la réponse du message suivant :**

"Former des personnes avec de profondes convictions, préparées à faire avancer elles-mêmes la communauté. Et puis il manque un témoignage de vie sérieux, pour cela la proposition de l'Evangile s'est faite plus légère et moins impérieuse. Il y a encore des conversions mais peu. Les catholiques baptisés sentent souvent une certaine fatigue, le manque de nouveauté, raison pour laquelle certaines fois ils passent au protestantisme ou retournent à la foi de leurs pères".

**[Et le protestantisme ce n'est pas notre protestantisme classique, ce sont les fameuses petites sectes américaines dont vous avez certainement entendu parler, qui sont très vigoureuses]**

"De mon côté, je ne cesse pas de "proposer" et j'espère pouvoir devenir un témoignage vivant du Seigneur, non parce que je serais meilleure que les autres ou plus préparée, capable. Mais seulement parce que je voudrais laisser le Christ vivre et s'exprimer en moi. J'espère que Marie et que Saint Paul m'aideront à rejoindre cet objectif." [Et elle nous demande instamment de prier pour elle et pour les missions, là-bas, au Taiwan.]

Après, sa phrase "Le fait de ne pas avoir pris suffisamment soin des bases, des racines de la foi. S'être donné plus de mal pour les œuvres que pour la construction de la communauté chrétienne, selon le style de l'Apôtre Paul", elle écrit : « Je voudrais dire quelque chose qui m'a toujours frappée en Orient : les gens nous connaissent souvent pour nos œuvres (écoles, hôpitaux, crèches, etc.) plus qu'ils ne comprennent concrètement en quoi, ou en Qui nous croyons. Un missionnaire, que j'ai

rencontré dans un meeting asiatique, qui agissait si je ne me trompe pas en Thaïlande, m'a confié qu'un jour un non-chrétien lui a dit : « Vous, vous avez des écoles magnifiques, célèbres. Vous avez des hôpitaux souvent plus équipés. Mais je n'ai pas encore bien compris quelle est votre foi. Qui est le Dieu que vous adorez ? » **Et elle commente** : « Quel Chagrin ! Mais peut-être est-ce la discrétion à proposer l'annonce chrétienne sans tomber dans la lourdeur de la propagande protestante qui nous rend trop discrets.

Et aujourd'hui, avec un peu de retard, nous nous en rendons compte et nous en payons les conséquences. L'Eglise se rend compte qu'elle doit reprendre en Asie aussi le courage de proposer ouvertement l'annonce chrétienne. L'acceptation est laissée ensuite à la liberté de l'individu et à l'action de l'Esprit. Je suis heureuse qu'il y ait des endroits où le christianisme est en pleine floraison, cela redonne l'espérance. »

Elle m'a autorisée à vous faire part de ces messages, à vous donner son nom de là-bas, Yu Pao Li.  
*Il faut prier pour elle et pour nos frères chinois comme elle le désire tant.*

---

## Compte rendu de l'Assemblée générale du 8 octobre 2005

C'est dans la très belle chapelle de l'Assomption de l'église Saint Sulpice à Paris que notre septième assemblée générale s'est tenue le 8 octobre 2005, après une messe dite à la mémoire de l'abbé Carmignac par l'abbé Jean Molinier.

Etaient présents ou représentés 63 membres de l'association. Avant l'ouverture de l'assemblée un tour de présentation des personnes présentes fut très apprécié.

Rapport moral

Dans son rapport moral, placé en tête de ce numéro des *Nouvelles*, notre président Monsieur Cuny, après s'être félicité de l'arrivée régulière de nouveaux adhérents, a lancé un appel - à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de l'abbé Carmignac en 2006 - pour recueillir le maximum de témoignages, paroles ou textes concernant sa personne et son œuvre. Puis, comme vous venez de le lire, le président invita Madame Ceruti à évoquer l'expérience qu'elle a vécue au Taiwan au cours de l'été 2005, car ce témoignage sur l'Eglise en Asie concerne, nous a-t-il semblé, une assez grande part de l'Eglise universelle.

Rapport financier

Le rapport financier fait état d'un solde modeste mais positif ce qui nous permet de maintenir inchangées les conditions financières de l'adhésion à notre association (voir page 12).

Conseil d'administration

Après l'approbation des rapports moral et financier, réélection des deux administrateurs sortants : M. Luciani, Mme Olivier. Le conseil de 7 membres est donc constitué de la manière suivante : M. Cuny, Mme Ceruti, Melle Cendrier, M. de Guibert, M. Luciani, Mme Olivier, M. Pichon.

Exposé de Monsieur de Guibert

M. de Guibert, membre de notre conseil d'administration, "éditeur héroïque, et notre samizdat" (dixit M. Pierre Chaunu), à qui nous devons la publication de ce "brelan d'exclus" de l'exégèse officielle, que furent Tresmontant, Carmignac, Genot-Bismuth, a tenu en haleine l'ensemble des participants par une conférence passionnante : "Un témoignage, dit-il modestement, sur l'origine de tout ce qui nous rassemble ici dans l'histoire temporelle de l'édition et de la pensée". En fait l'histoire d'un combat pour révéler des œuvres frappées d'interdit car heurtant les thèses de ce groupe - restreint mais oh! combien influent - d'exégètes historico-critiques ayant pignon sur rue et chaires universitaires, dont les livres risquent fort, selon la parole prophétique de Mgr Thomas (*Le Christ hébreu*, préface), de rejoindre un jour les bibliothèques inutiles...

---

Monsieur Pierre Bricard, dont vous parle notre président en 1<sup>ère</sup> page, a mis sur CD-Rom, lisible par un ordinateur ou un lecteur MP3, la série de 10 entretiens que l'abbé Jean Carmignac avait accordés fin 1984 à la radio Lumière 101 et qui traitent des thèmes suivants : les manuscrits de la mer Morte ; les Esséniens ; la chronologie de la Passion ; les Evangiles synoptiques ; Le Notre Père. Il accepte de reproduire ce document pour les membres de notre association contre une somme de 10 euros ( participation aux frais de copie et d'expédition, et non pas "vente"). Pour cela, lui écrire à l'adresse de l'association, qui fera suivre, en joignant un chèque à l'ordre de Monsieur Pierre Bricard.

## Naissance d'une famille d'esprit : Jean Carmignac et Claude Tresmontant

*Voici donc la 1ère partie du précieux exposé-témoignage de Monsieur de Guibert, donné à notre assemblée générale de ce 8 octobre 2005.*

Ce n'est, normalement, pas le rôle des éditeurs de prendre la parole. Mais puisqu'on a beaucoup insisté, j'ai accepté - bien que je ne sois pas qualifié - de donner mon témoignage sur l'origine de tout ce qui nous rassemble ici, en tout cas dans l'histoire temporelle de l'édition et de la pensée.

Il se trouve que j'ai été amené par ce qu'on appelle le hasard - mais en fait c'est la Providence qui guide les choses -, j'ai donc été amené à publier il y a déjà plus d'une vingtaine d'années *Le Christ hébreu\** de Claude Tresmontant qui prenait le contre-pied des thèses dominantes à l'époque - et encore assez largement dominantes aujourd'hui, même si des inflexions timides mais réelles sont en train de se faire - sur la date d'écriture des Evangiles et la langue dans laquelle ils ont été écrits.

En fait Tresmontant a eu un parcours intellectuel et universitaire tout à fait exceptionnel. C'était une intelligence supérieure, je pense un des plus grands philosophes du XX<sup>ème</sup> siècle, un homme qui a eu un parcours étonnant. C'est un converti. Il s'est converti jeune homme, alors qu'il venait d'un milieu très engagé à gauche et dans l'athéisme militant. Il s'est converti en lisant la Bible. Il s'est d'abord converti au protestantisme. Et comme il faisait toujours les choses à fond, parallèlement à son parcours universitaire il est allé à l'école, il a suivi les cours de l'école des pasteurs. Puis il a approfondi sa connaissance de la Bible en assistant au cours du grand bibliste français qui enseignait au Collège de France, Edouard Dhorme ; il a été un élève de Dhorme pendant des années et je crois qu'il a beaucoup échangé avec lui. Ensuite son travail continu d'approfondissement sur la philosophie, la métaphysique et la théologie, l'ont amené à se convertir au catholicisme.

Comme il était philosophe, tout particulièrement philosophe des sciences - il était passionné par le développement des sciences expérimentales - il a été amené à faire des études très poussées sur la philosophie scolastique et notamment Saint Thomas, publiant abondamment aux éditions du Seuil, en particulier un certain nombre d'ouvrages décisifs sur la philosophie scolastique. Il passait son temps à me dire : « Vous savez, le développement des sciences de l'univers et de la nature exigera un renouveau de la philosophie, et les scolastiques - Saint Thomas notamment et quelques autres comme Jean Duns Scot - seront les grands hommes du XXI<sup>ème</sup> siècle. C'est à dire qu'on reviendra à la discipline intellectuelle des scolastiques, en particulier à la métaphysique et à la logique, parce que les sciences expérimentales ont besoin d'un instrument intellectuel, donc les grands scolastiques seront les hommes clés de la pensée au XXI<sup>ème</sup> siècle ». Et il ajoutait que, pour l'essentiel et dans l'avenir, la pensée de Jean-Paul Sartre ne servirait plus à rien (ne jugeant-là que l'œuvre philosophique de cet auteur\*\*). Voilà ce qu'il disait déjà dans les années cinquante.

Et parallèlement à cela, à ses travaux de philosophie des sciences, de métaphysique et de théologie, il a très rapidement - à cause justement de cette fréquentation de la Bible -, il a très rapidement porté un intérêt marqué à la langue hébraïque. Son premier livre, *Essai sur la pensée hébraïque\*\*\**, est un essai sur l'intelligence particulière qu'il y a dans la langue hébraïque. Chaque langue a une intelligence, chaque langue a une portée, une logique, une tendance à saisir ou à ne pas saisir, à servir tel ou tel type de pensée. Pour lui la langue hébraïque était une langue très importante, c'était même la langue capitale puisque c'est la langue dans laquelle Dieu a parlé aux hommes, la langue dans laquelle Dieu a achevé l'œuvre de la Création puisqu'en fait le peuple hébreu est le lieu géographique et le lieu ethnique dans lequel Dieu a achevé la Création - ou a préparé l'achèvement de la Création - en préparant la venue du Christ. Et donc si Dieu a parlé par l'hébreu, ce n'est pas un hasard, et c'est quelque chose qu'il faut prendre tout à fait au sérieux. Ainsi très tôt il s'est passionné pour l'hébreu et il s'est mis à l'apprendre. Et comme toujours quand il faisait quelque chose, en le faisant à fond, c'est à dire qu'il s'est mis à faire de l'hébreu pas "comme ça", superficiellement : il a fait de l'hébreu à raison de quatre heures par jour pendant plusieurs dizaines d'années ! Il menait une vie monastique, se levant vers 4-5 heures du matin, et il me disait : « C'est à ce moment-là que dans Paris on est au calme ». Dès cette époque le grand rabbin Kaplan qui connaissait le travail de Tresmontant, déclarait à Pierre Chaunu à son propos : « Un Juste parmi les Nations, l'homme au monde qui sait l'hébreu. Nous, nous savons de l'hébreu, lui, il sait l'hébreu ». L'hébreu a été son ascèse, on peut dire qu'il a été peu à peu imprégné d'hébreu et qu'il a relu toute l'histoire religieuse à travers l'hébreu, et notamment - ce qui était capital pour lui - le développement dogmatique de l'Eglise de Rome, le cheminement de cette "veritas hebraica" dont il discernait le développement dans le corpus dogmatique de l'Eglise catholique, développement qu'il assimilait à la croissance d'un organisme vivant. C'était un génie des langues, il maîtrisait parfaitement

l'allemand, l'anglais, le latin évidemment ; il connaissait parfaitement et il lisait le grec classique dans le texte, et il faisait quatre heures d'hébreu par jour.

Pendant très longtemps la question de la langue et de l'origine des Evangiles ne s'est pas posée pour lui, ce n'était pas un problème. Ce fait est très important car son travail dans ce domaine n'avait aucun a priori apologétique contrairement au reproche qui lui a été fait. Or il a lu, dès sa parution en anglais en 1976, *Redating the New Testament*, le livre de Mgr Robinson, cet évêque anglican, puis *The Priority of John* publié en 1985, livres dans lesquels Mgr Robinson, dans les années 70, s'interroge sur le fondement des Ecritures, notamment des Evangiles, et dit : « Pendant toute ma vie j'ai enseigné que les Evangiles étaient des textes tardifs, notamment Saint Jean, etc., et puis un beau jour je me suis dit qu'il serait intéressant de savoir sur quoi reposent toutes ces affirmations ». Et il écrit : « Après avoir bien réfléchi, bien analysé, je me suis rendu compte que tout cela était tout à fait superficiel et qu'en réalité les Evangiles étaient sans doute des textes beaucoup plus précoces qu'on ne le disait. Que notamment l'Evangile de Jean n'était pas le quatrième, mais le premier, et qu'on l'appelait quatrième uniquement parce que dans les Evangiles, dans les éditions, il est rangé en quatrième position, mais c'est un présupposé qui ne repose sur rien ; d'ailleurs finalement on met toujours Matthieu, Marc et Luc : comment départager en définitive quel est le premier ? Tout cela c'est un ordre d'édition mais ce n'est pas un ordre de création ni d'écriture ». Ainsi, Mgr Robinson, qui venait de l'aile la plus libérale du protestantisme, concluait : « Finalement, il faut se rendre à l'évidence, tout cela, ça ne repose sur rien. Et en fait, très vraisemblablement, le plus ancien des Evangiles c'est le "quatrième" c'est à dire c'est Saint Jean ». Il a donc écrit ce très beau livre intitulé *The Priority of John* - primauté, dans l'ordre de l'écriture, de l'Evangile de Jean - et Tresmontant a connu la publication en Angleterre de ce livre qui a eu un grand retentissement. Il s'est mis en devoir de le faire traduire en français et il souhaitait que les éditions du Seuil où il publiait ses livres, éditent ce livre. Alors la propre épouse de Claude Tresmontant, qui était professeur d'anglais, a traduit ce livre sous sa direction. Mais il s'est trouvé que les éditions du Seuil ont finalement refusé de publier ce livre parce qu'à cette époque les services littéraires du Seuil étaient dominés par quelques grands exégètes français dont je tairais le nom, qui étaient très opposés à ce travail de Robinson.

De son côté Tresmontant avait entrepris pour lui-même un travail considérable, qui consistait en fait à faire un dictionnaire de correspondance entre l'hébreu de la Bible hébraïque et le grec de la Septante : cela l'intéressait prodigieusement de voir comment on passait de la Bible hébraïque à la Septante. Et, au bout de milliers d'heures de travail, il a trouvé, il a établi qu'il y avait en fait un code de correspondance très rigoureux qui avait permis de passer ainsi de l'une à l'autre ; qu'il y avait un véritable code de traduction - plus exactement de transcription parce qu'en réalité c'est un décalque - et que la Septante reprenait la syntaxe hébraïque, qui n'est pas une bonne syntaxe grecque, et reprenait un vocabulaire qui est tout à fait particulier, qui est le vocabulaire du grec classique dans lequel on mélange des termes hébraïques qui sont décalqués parce qu'en fait, conceptuellement (c'est le problème du génie des langues) ces termes ne sont pas transposables en grec, il n'y a pas de mots grecs équivalents. Et donc quand il n'y a pas de mots grecs équivalents on met, on décalque tout simplement le terme hébreu. Il a ainsi construit, pendant des milliers d'heures de travail, un dictionnaire de correspondance entre le texte hébreu de la Bible hébraïque, les mots hébreux de la Bible hébraïque, et les mots grecs de la Septante. Et ce travail a représenté un gigantesque effort intellectuel, car chaque fois il recherchait les racines, les correspondances, etc. Et au fur et à mesure de son travail il a été frappé - puisqu'il lisait aussi les textes des Evangiles en grec à livre ouvert - il a été frappé du fait qu'en réalité il retrouvait dans le grec des Evangiles exactement la même syntaxe et le même vocabulaire, les mêmes mots, le même lexique que dans la Septante. Or la Septante, elle remonte à peu près au cinquième siècle avant le Christ. Par conséquent il y a quand même quelque chose d'étonnant, de retrouver dans les Evangiles écrits en grec - si on admet la tradition courante, aux alentours au minimum de 80-100 de notre ère chrétienne - des mots grecs qui sont des mots du grec classique de Platon, donc cela repousse au moins cinq cents ans plus tôt, et une syntaxe qui n'est pas du tout une syntaxe grecque correcte, mais qui est une syntaxe hébraïque.

A partir de ce moment-là, il a été "mis en mouvement" sur l'origine des quatre textes évangéliques, et il s'est dit : « C'est tout à fait étonnant, ces textes c'est du très mauvais grec, et en même temps c'est du grec avec des mots grecs, avec un vocabulaire grec qui est quand même sensiblement différent du vocabulaire qui était parlé du temps du Christ. Donc on est là en face d'un problème assez simple : on a un ensemble hébraïque, la Bible hébraïque, on a un ensemble grec qui est la Septante, il y a des correspondances entre eux, et on prend le texte des Evangiles et on se rend compte qu'on est exactement devant la même structure linguistique et syntaxique. Par conséquent, il y a une correspondance et on ne peut pas dire que les Evangiles ont été écrits initialement en grec puisqu'en

réalité ils sont le calque d'un texte hébreu dont on n'a pas l'original ». Claude Tresmontant était d'ailleurs convaincu qu'on retrouverait un jour un original hébreu des premiers fragments de textes évangéliques et pensait que ce serait du côté de Pela où la communauté chrétienne de Jérusalem s'était réfugiée avant 70.

Alors je passe sur le détail de ses recherches, mais il en était là à peu près quand il y a eu la publication en Angleterre de ce livre sur la "priorité" de Jean, livre dont, nous l'avons vu, les éditions du Seuil ont refusé la publication. Et à ce moment-là Tresmontant a pensé qu'il ne pourrait également pas publier au Seuil ses recherches personnelles sur les Evangiles, ce qui s'est effectivement confirmé. Et donc son texte *Le Christ hébreu*, sur la naissance des Evangiles, sur le vocabulaire des Evangiles, sur la date d'écriture des Evangiles, était en attente d'un éditeur et il s'est trouvé que grâce à un ami commun j'ai pu le rencontrer. C'est ainsi que nous avons publié en 1983 *Le Christ hébreu*, qui était le résultat d'au moins une trentaine d'années de recherches. Ce livre, évidemment, a fait l'objet d'attaques virulentes puisqu'il prenait le contre-pied de la thèse dominante, à savoir que les Evangiles auraient été écrits tardivement et en grec, et sans doute largement élaborés par les premières communautés chrétiennes. Parce qu'on pensait à l'époque que le milieu juif contemporain du Christ était un milieu peu lettré dans lequel il y avait peu ou pas d'écrit... d'ailleurs le Rabbi galiléen était entouré de quelques femmes hystériques et d'analphabètes, par conséquent ce n'étaient pas ces gens-là qui avaient pu écrire les Evangiles. Donc dans cet ouvrage *Le Christ hébreu* Claude Tresmontant a pris le contre-pied complet de cette thèse, en disant : « Mais non, les Evangiles ont été écrits en hébreu très tôt, à la fin des années trente, et ils ont été transcrits en grec sans doute assez tôt et de la même manière que la Bible hébraïque a été transcrite en grec pour donner la Septante : on a le même code syntaxique, la même syntaxe, on a le même lexique, par conséquent il y a une évidente co-naturalité de tous ces textes, ce sont des textes hébreux, et on ne le comprend bien que si finalement on maîtrise bien l'hébreu, c'est l'hébreu qui donne la clef ». Un jour il a eu cette très belle comparaison, il m'a dit : « Vous savez, c'est exactement comme les villes très anciennes qui sont enfouies et qui sont recouvertes de végétation : quand on est très loin, on ne voit rien ; quand on a le nez dessus, on ne voit rien. Et puis, à force de survoler à une certaine hauteur, on prend une photographie aérienne et elle vous donne le plan de la ville. Eh bien voilà, moi j'ai survolé les Evangiles pendant des années et des années, sans me rendre compte et puis un beau jour il m'est apparu évident que c'était de l'hébreu. Et que c'était de l'hébreu transcrit en grec comme la Bible hébraïque avait été transcrite en grec dans la version de la Septante ».

Le livre a eu un succès de polémique puisqu'il a été attaqué d'une manière extrêmement violente et c'est à ce moment-là que Tresmontant a rencontré l'abbé Carmignac. Il m'a raconté cette rencontre qui s'est faite à la librairie Gabalda qui à l'époque était rue Bonaparte. Ils sont, comme on le dit familièrement, "tombés dans les bras l'un de l'autre" et l'abbé Carmignac lui a dit : « Vous savez, nous sommes tout à fait d'accord : il est bien évident qu'il y a deux catégories d'exégètes, il y a les exégètes qui connaissent l'hébreu et les exégètes qui ne le connaissent pas. Et pour les exégètes qui ont fait de l'hébreu, qui sont familiers de l'hébreu, c'est évident que ce sont des textes hébreux, que les Evangiles sont des textes hébreux, c'est une certitude ; évidemment on n'a pas le texte hébreu originel, mais pour ceux qui sont familiers de l'hébreu, ça ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est une certitude ». Alors Claude Tresmontant lui a dit : « Monsieur l'Abbé vous devriez témoigner aussi de vos recherches, parce que ce que vous publiez dans *La Revue de Qumrân*, tout cela c'est très bien, mais vous savez les spécialistes n'accepteront jamais, par conséquent il faut lancer une bouteille à la mer dans le grand public, car c'est le grand public qui conservera la mémoire de ce que vous avez pensé et de vos travaux, tandis que les spécialistes vous étoufferont ». Mais l'abbé Carmignac, qui avait une grande candeur - parce qu'il était un homme de Dieu, totalement - lui dit : « Non, mais vous savez, ils finiront par reconnaître que nous avons raison ». Et Tresmontant lui avait répondu : « Ecoutez, je crois que vous êtes très optimiste, je pense qu'il faut faire appel au grand public, parce que c'est le grand public, je ne dis pas qui nous rendra justice mais qui conservera ce que nous avons dit et c'est grâce au grand public que les choses avanceront. Il faut lancer une bouteille à la mer ». Mais l'abbé Carmignac disait : « Oui, mais vous savez j'écris pour les savants et je pense qu'il vaut mieux essayer de convaincre les savants, nos pairs ». Comme éditeur j'avais aussi essayé de le convaincre. Claude Tresmontant m'avait envoyé le voir en me disant : « Mais si un éditeur va le voir, cela va peut-être le convaincre ». C'était évidemment peine perdue, et j'étais encore moins bien placé que Claude Tresmontant pour convaincre l'abbé Carmignac de faire un livre sur ses travaux. Contrairement à beaucoup, l'abbé Carmignac ne voulait pas se mettre en avant. C'est alors que Claude Tresmontant a eu l'idée - et tous les vrais amis de l'abbé Carmignac doivent lui en être reconnaissants - de s'adresser à Mgr Thomas, qui avait préfacé *Le Christ hébreu*, en lui disant : « Monseigneur, vous devriez intervenir, vous, auprès de l'abbé Carmignac pour lui demander de faire un livre ». Comme vous voyez, c'était un pieux complot... Et effectivement Mgr Thomas a

accepté d'écrire à l'abbé Carmignac en lui disant : « Vous devez faire un livre pour faire partager vos recherches ». Et quelque temps après, sachant bien que Mgr Thomas lui avait écrit, je suis allé revoir l'abbé Carmignac pour lui demander s'il était toujours obstiné dans son refus. Et voilà qu'il me déclare : « Figurez-vous que j'ai reçu une lettre de Mgr Thomas ! (je n'ai rien dit !) Vous savez, les évêques ne se sont jamais intéressés à mes travaux... J'ai essayé de les intéresser, mais cela a toujours été peine perdue, je prêchais dans le désert. Alors, pour une fois qu'un évêque me demande quelque chose, je suis bien obligé d'obéir ». C'est donc pour répondre à la demande de Mgr Thomas, qui avait préfacé *Le Christ hébreu*, que l'abbé Carmignac a accepté de publier son admirable petit livre sur *La naissance des Evangiles synoptiques*\*.

Et vous verrez comme tout cela est étonnant, parce qu'en fait, de son côté...

(à suivre...)

François-Xavier de Guibert

\* Publiés par les Editions F.-X. de Guibert (anciennement O.E.I.L.). Les personnes qui souhaiteraient acquérir ces ouvrages (ainsi que *Problèmes de notre temps*) peuvent écrire à l'association et bénéficier des réductions offertes par l'éditeur : joindre un chèque, à l'ordre de l'association, de 30 euros au lieu de 35 pour "*Problèmes de notre temps*", 15 euros au lieu de 20 pour "*Le Christ hébreu*" et de 10 euros au lieu de 15 pour "*La naissance des Evangiles synoptiques*". De même pour les livres évoqués par M. Cuny en 1ère page, "*Un Homme nommé Salut*", 21 euros au lieu de 26 et "*Jérusalem ressuscitée*", 25 euros au lieu de 30.

\*\* Voir sa chronique sur J.P. Sartre dans "*Problèmes de notre temps*" - Editions F.X. de Guibert.

\*\*\* Publié par les Editions du Cerf (épuisé).

Très belle réfutation, par l'abbé Jean Carmignac,  
de la thèse "Les Evangiles ont été écrits par des communautés"

*Lors d'un débat organisé avec un contradicteur, qui venait d'exposer l'idée que "la pensée de Jésus était bien au-delà des capacités de compréhension immédiate des disciples", et que ce n'est que postérieurement que "des gestes de Jésus qui n'avaient pas paru significatifs surgissent à la mémoire et commencent à être racontés dans la communauté et ensuite à être écrits", l'abbé Carmignac fit observer :*

« Vous raisonnez en permanence comme si les Evangiles avaient été écrits par l'Eglise. Ils ont été écrits dans l'Eglise, mais par des individus et un individu peut être en avance sur la pensée moyenne de son temps. Je pense que c'est là un point sur lequel il faut beaucoup insister : les Evangiles n'ont pas été écrits par une "communauté". Une communauté n'écrit pas. Ils ont été écrits par des individus, pour une communauté, donc ceux qui écrivaient tenaient compte des destinataires de leur écrit, mais c'était écrit par des individus qui pouvaient être très en avance sur leur temps et je n'en veux comme preuve que le quatrième Evangile. Il est bien clair que le quatrième Evangile ne représente pas la spiritualité moyenne de l'Eglise primitive. Ni de l'Eglise de maintenant... Le quatrième Evangile suppose une vision théologique et un épanouissement spirituel très supérieur à ce que l'Eglise a jamais vécu. Et ce n'est certainement pas "l'Eglise" qui a écrit le quatrième Evangile, c'est un individu personnel, précis, qui a écrit ce quatrième Evangile. Ce quatrième Evangile, il l'a écrit *pour* des communautés dans l'Eglise. Cet Evangile a été écrit et vécu *dans* l'Eglise, mais il n'a pas été écrit *par* l'Eglise.»

Jean Carmignac

Saint Jean XI,14-15 : " Lazare ressuscité "

*Comme nous vous l'avons promis, nous vous proposons un autre extrait de l'exposé du Professeur Antoine Luciani, qui fut l'assistant et l'ami du grand helléniste Edouard Delebecque.*

Un autre exemple, tiré lui aussi de l'Évangile de Saint Jean, mettra mieux encore en lumière le rôle de la philologie. C'est l'épisode de la mort de Lazare. Jésus se trouve alors à Béthanie en Pérée, outre Jourdain, à l'endroit où Jean baptisait. Un messenger vient lui annoncer que son ami Lazare est malade : c'est un appel au secours déguisé. Or la conduite de Jésus est déconcertante. Il reste deux jours à Béthanie, mais rassure ses disciples en leur disant que Lazare n'est pas en danger de mort ; il repose seulement et il va aller le réveiller. Et, brusquement, le quatrième jour, il leur annonce que Lazare est mort : « Lazaros apéthanen ». Et Jésus ajoute : « kai chairô di'humas, ina pisteusète hoti ouk èmèn ékei ». Et la Vulgate traduit : « Lazarus mortuus est, et gaudeo propter vos ut credatis, quoniam non eram ibi ». Le Pr. Merlier, qui enseigna le grec moderne, mais était aussi un fin connaisseur du grec des Évangiles, a noté l'embarras des traducteurs, et cela prouve que le texte n'est pas très clair. Les traductions se ramènent à deux types :

a) Je me réjouis de ce que je n'étais pas là, pour que vous croyiez.

b) Je me réjouis afin que vous croyiez, parce que je n'étais pas là.

Elles ne sont pas satisfaisantes : dans le 1er cas l'absence de Jésus est attribuée au hasard, alors que tout ce qui précède montre qu'elle est volontaire ; de plus, comment admettre qu'il s'en réjouisse ? Dans la seconde traduction, comment l'absence de Jésus pouvait-elle être la cause de la foi des apôtres ? Il faut donc serrer le texte de près pour en tirer un sens. Trois mots sont à analyser : 1) le verbe "ehairo", 2) la conjonction "kai", 3) le verbe "apéthanen". Le premier verbe "ehairo" a un sens fort : être dans la joie ; le rapprochement avec "apéthanen", "il est mort", a de quoi surprendre. L'explication se trouve dans le sens du mot "kai", "et" ; mais il correspond ici au "waw" hébraïque, aux sens multiples, et qui équivaut souvent à notre "pourtant". Observons toutefois que ce "sémitisme" n'en est véritablement pas un, puisque le "kai" grec peut également avoir ce sens - comme d'ailleurs le "et" français (exemple : j'étais malade, et je suis venu : une simple intonation suffit pour que l'interlocuteur comprenne). Donc, ici : « Lazare est mort, et pourtant je suis dans la joie ». Mais "kai" donne lieu à une autre observation, moins banale : en grec classique, comme dans le grec des Évangiles, il peut introduire une incidente, que nous noterions en français par une parenthèse, ou des tirets. C'est le cas ici ; mais alors, si l'on doit mettre un tiret avant le kai, où faut-il mettre le second ? Le mouvement même de la phrase l'impose après "hèmas" : « - et pourtant à cause de vous, je suis dans la joie - ». L'accent est mis sur "à cause de vous", car Jésus, lui, souffre avec Marthe et Marie, comme on le voit par la suite, lorsqu'il versera des larmes, et même, en un sens, plus qu'elles, car il souffre d'avoir fait souffrir. Reste le verbe "apéthanen", qui est la clef de tout le verset. Nous traduisons « Lazare est mort », mais le français est ambigu. Est-ce un "ponctuel" (un passé simple) ou un "état" (un parfait). Pour nous faire sentir la différence, et nous mettre sur le chemin de la compréhension, le Pr. Delebecque nous invite à comparer ces deux phrases : « Pierre est mort », et « Pierre est mort aujourd'hui ». Dans le premier cas, il s'agit d'un état : Pierre est dans l'état de mort ; dans le second, il s'agit d'un événement qui a eu lieu à un moment précis de la journée : à telle heure Pierre est passé de vie à trépas. Autrement dit, dans le sens d'un ponctuel, le verbe appelle un ou des compléments circonstanciels. Il y en a deux ici : l'un est une subordonnée finale, l'autre une subordonnée causale ; et l'on traduira : « *Lazare est mort - et je suis dans la joie, à cause de vous - , mort pour que vous veniez à la foi, mort parce que je n'étais pas là* ». Lorsque nous faisons notre stage d'agrégation, nos maîtres, qui nous apprenaient le métier, nous conseillaient, après une explication de texte faite dans les règles de l'art, de lire, pour terminer, le texte d'une manière "intelligente", c'est à dire qui rassemblât les analyses précédemment faites et en fit sentir la pertinence. Edouard Delebecque, à la fin de son étude sur ce passage, nous livre, si je puis m'exprimer ainsi, une "lecture écrite" que je ne résiste pas au plaisir de citer : « Si l'on voulait découvrir et développer tout ce que contient notre verset, dans sa logique interne, il faudrait aligner toutes les idées, exprimées ou suggérées, des idées entrecoupées des silences suscités par le conflit entre la douleur et la joie. Ainsi : *Lazare est mort (un silence et pas de ponctuation) - et pourtant je suis dans la joie ; et si je suis dans la joie, c'est à cause de vous - (un silence puis un retour à la mort de Lazare après la parenthèse) et s'il est mort c'est pour que vous soyez touchés par la foi ; (un silence) et s'il est mort, c'est parce que je n'étais pas là : j'ai attendu deux jours avant de partir pour aller à lui ; je l'ai laissé mourir... pour avoir à le ressusciter* ». Non seulement ce qui était obscur est devenu clair, mais le texte paraît s'animer ; il nous rend l'émotion dont les mots sont chargés ; c'est, semble-t-il, l'écho direct des paroles du Christ qui parvient jusqu'à nous, fidèlement transmises par Jean, le Témoin. Voilà ce que peut apporter la philologie à la clarification de passages plus ou moins obscurs.



---

## La Basilique Saint Marc à Rome est-elle construite sur la maison de l'Évangéliste ?

C'est la question que, avec un maximum de déférence, je me suis permis de poser, il y a quelques années, à un ecclésiastique responsable de ce lieu de culte. Et je me vis répondre d'un ton très agressif que je n'avais qu'à m'adresser à la personne qui avait fait les fouilles dont le nom me fut donné mais pas l'adresse : Margherita Cecchelli. Je fus chassée séance tenante sans ménagements. Il est vrai que j'avais précisé que je faisais partie d'une association qui défendait l'historicité des Évangiles. Cet accueil provoqua mes réflexions : Comment le fait de poser une telle question pouvait-il provoquer tant de courroux ? A l'époque je m'occupais aussi de la tombe de saint Pierre sous la basilique du même nom (voir notre n° 7 juillet 2000) qui ne DEVAIT pas s'y trouver, du Saint Suaire qui ne DOIT pas être authentique (n° 8 novembre 2000) et comme toujours de bien d'autres choses qui n'ont pas le droit d'exister comme les écrits de l'abbé Carmignac, parce qu'elles soulignent l'authenticité de ce à quoi nous croyons, si bien que les raisons de cette colère m'apparurent bien probables et je décidai de ne pas abandonner l'affaire.

Le temps passa. L'année dernière Madame Smits, une amie membre de notre association, m'informa que la basilique avait un nouveau curé qu'elle connaissait et aimait beaucoup et elle me le présenta. L'accueil fut chaleureux. Il croyait bien, lui, que la maison où résida saint Marc s'était trouvée sous sa basilique. Il me parla même de quelque motif qui confirmait cette thèse, d'une certaine route... Quand je l'ai rappelé il y a quelques jours il n'osait plus y croire. Bien que personne officiellement n'ait nié que saint Marc ait habité sur les lieux, une énorme chape de silence désapprobateur sur ces « légendes » l'avait certainement condamné à la prudence.

Et pourtant...

Et pourtant, même s'il est impossible d'affirmer en toute sécurité que cette basilique ait été bâtie sur un emplacement aussi vénérable, il existe des indices, des indices dont la présence est indéniable.

Précisons tout d'abord que ce n'est pas d'une maison qui aurait appartenu à saint Marc qu'il s'agit mais de celle d'une famille romaine qui l'aurait accueilli et où il aurait écrit son Évangile. En effet une ancienne tradition que rapportait justement une affiche à la porte de l'église veut que saint Marc ait écrit « dans un oratoire aux abords du Capitole » : ce qui correspond à l'emplacement dont nous parlons.

C'est cette même tradition que rapportait Jean Paul II dans l'homélie qu'il a prononcée dans cette église le 29 décembre 1985 :

« Il m'est précieux de parler de vocation sacerdotale et religieuse, et de spiritualité familiale, dans cette chère basilique. En effet elle a le privilège d'une singulière tradition : ici, aux pieds du Capitole l'évangéliste Marc aurait habité, hôte d'une famille romaine, lui qui est venu à Rome d'abord avec saint Pierre, dont il était le disciple, et ensuite pour rejoindre Paul qui était prisonnier. "Prends Marc avec toi – est-il écrit dans la seconde lettre à Timothée – parce qu'il me sera utile pour le ministère" (II Tm 4, 11).

Le même évangéliste aurait édifié ici une chapelle, transformée ensuite en basilique par le Pape saint Marc en 336. C'est l'évangéliste Marc, par conséquent, qui protège et inspire votre communauté paroissiale. »

Eusèbe de Césarée (265-340), in *Histoire Ecclésiastique* II,15 et VI,14, rapporte ce que disait Clément d'Alexandrie (150-211 ou 216) d'accord avec Papias (vers 130) : c'est sur la prière instante et même très insistante des premiers chrétiens de Rome que saint Marc a entrepris la rédaction de son Évangile.

« Les auditeurs de Pierre [...] supplièrent Marc, dont l'Évangile nous est parvenu et qui était le compagnon de Pierre, de leur laisser un monument écrit de l'enseignement qui leur avait été transmis oralement. Et ils ne cessèrent pas tant qu'ils ne l'eurent pas décidé et ne furent ainsi devenus la cause de l'Évangile écrit qui porte le nom de Marc » (II 15). Au chapitre VI Clément ajoute d'après Eusèbe que « ayant composé son Évangile, il le donna à ceux qui le lui avaient demandé ».

Y aurait-il rien d'étonnant à ce qu'une de ces familles ait logé saint Marc pour qu'il accomplisse son précieux travail avec plus de facilité? De plus, nous sommes à deux pas de l'endroit où saint Paul a été emprisonné dans une maison privée et où il a reçu la visite des grands noms de l'Église naissante (voir l'article du Frère Maximilien-Marie dans notre n° 18). Il s'agissait certes de sa première captivité et c'est au cours de la seconde qu'il a demandé à Timothée de lui amener Marc (II Tm IV, 11). Mais puisque le

propriétaire de la maison où se trouvait Paul lors de sa première captivité était devenu chrétien, il n'y aurait rien d'incongru à penser que dans le quartier était née une communauté de chrétiens fervents.

Mais voyons plutôt le compte-rendu (1) rédigé par le Professeur Margherita Cecchelli à la suite des fouilles qu'elle a faites (entre 1988 et 1990) sous la partie sud de la Basilique, la plus proche du Capitole. Elle ne se prononce pas sur l'existence ou non de la maison habitée par l'évangéliste. Elle n'en souffle pas mot. La raison du nom de Saint Marc, explique-t-elle, est qu'à l'époque où fut bâtie la première basilique (au IV<sup>ème</sup> siècle) il était d'usage de donner aux « créations culturelles » érigées, le nom du pape qui les avait instituées. Or en 336, date présumée de la construction de cette basilique, le Pape s'appelait Marc. Monsieur Antonio Palummieri qui a bien voulu me seconder dans mes recherches sur cette église et qui m'a fourni le compte-rendu du Professeur Cecchelli, me faisait remarquer toutefois que certaines des églises de Rome ont changé plusieurs fois de nom à cause des circonstances les plus diverses. Celle-ci n'en a jamais changé même si plusieurs saints et martyrs y ont plus tard été enterrés. Et de même son emplacement a toujours été scrupuleusement gardé.

Quant au Pape Marc il n'a régné que huit mois, en 336, date présumée de la construction de cette basilique, puis il est mort et nous savons bien peu de choses de lui, sauf qu'il a été canonisé par la suite. Quoi qu'il en soit et quelles que soient les raisons qui lui ont fait porter ce nom, il ne serait pas extraordinaire qu'il ait eu une dévotion particulière pour son saint patron et ait donc tenu à faire construire une basilique sur les lieux où s'élevait autrefois la maison où il écrivit son Evangile. Il serait malgré tout pour le moins étonnant que ce saint Pape ait pu donner son propre nom à la basilique, comme le dit le rapport de l'archéologue.

Mais il y a d'autres indices. Le Professeur Cecchelli signale en passant que l'empereur Constantin (co-responsable de l'érection de la basilique du IV<sup>ème</sup> siècle) avait « voulu fonder les deux basiliques de l'Ostiense et du Vatican, sur les tombes des apôtres Paul et Pierre ». Puisqu'il tenait à garder la mémoire des lieux – et cela n'a rien d'étonnant étant donné la mère qu'il a eue – serait-il surprenant qu'il ait voulu garder aussi celle d'un endroit aussi exceptionnel pour l'Evangile? Aurait-il, ce que ne nous dit pas notre spécialiste mais qui se trouve dans le *Liber Pontificalis*, contribué à la construction de l'église à cet emplacement en faisant don de « valeurs immobilières » : le fond Antonien, sis via Claudia, qui rapporte « triginta solidos », le fond Vaccano, sis via Appia, qui rapporte « solidos quadraginta et trenusios duos », le fond Orrea, sis via Ardeatina, qui « rend » « solidos quinquaginta quinque et tremisium unum », sans parler de dons mobiliers : une patène d'argent de 30 livres, deux agneaux d'argent de 20 livres, une coupe d'argent de 10 livres, trois calices d'argent pour le ministère d'un poids de 10 livres, une couronne d'argent de 10 livres, aurait-il fait tout cela s'il s'était agi d'une église quelconque ?

Au-dessus et à la place de la basilique du IV<sup>ème</sup> siècle restaurations, embellissements et reconstructions se sont succédées, cherchant toujours à sauvegarder après les invasions et les inondations mais aussi à rendre toujours plus magnifique ce lieu de culte. Inversement sous la basilique du IV<sup>ème</sup> siècle les travaux de P. Ferrua, Krautheimer et Corbett (fouilles de 1947-50) ont établi que « la basilique de Marc a été construite sur une série de murs plus anciens appartenant à un édifice romain qui présente des parties du II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> siècle », et une mosaïque en blanc et noir qui ornait une villa romaine sous-jacente a été retrouvée. Elle représente « un beau vase d'où sortent et se répandent deux vignes luxuriantes mais la moitié a péri dans les travaux actuels » écrivait le Père Ferrua dans *La Civiltà Cattolica* du 4 septembre 1948. Ce symbole de Christianisme, discret – mais nous pourrions être en pleine période de persécutions – est-il dû au hasard ?

Certes la maison des amis de saint Marc, au I<sup>er</sup> siècle, n'avait sans doute pas été construite pour traverser les millénaires, mais il y a tout lieu de penser que les constructions toujours plus riches et imposantes qui se sont succédées en se superposant révèlent que nous avons affaire à un lieu d'importance exceptionnelle puisque c'est une règle assez répandue de constater un tel phénomène dans ces cas là, qu'il s'agisse de commémorer des faits profanes ou religieux. Et puis la date du début des travaux énormes pour reconstruire splendidement Saint Marc, entrepris par Grégoire IV – même si celui-ci avait été, avant d'accéder au trône pontifical en 827, prêtre titulaire de l'église – est-ce une coïncidence si elle correspond justement à la date de la translation du corps de saint Marc à Venise en 828 ? Précisons pour ceux qui l'ignorent que deux marchands vénitiens, Bono da Malamocco et Rustico da Torcello, ont réussi à enlever – avec la complicité des prêtres Staurazius et Théodore qui en avaient la garde –, et à rapporter à Venise, le corps de saint Marc qui se trouvait à Alexandrie. En effet la ville était entièrement aux mains des Sarrasins et les malheureux ecclésiastiques craignaient avec la dévastation de leur église la profanation des reliques. C'était au mois de janvier de cette année là.

Mais il reste encore plus intrigant. Je veux parler de cette route que nous évoquions avec le nouveau curé de cette paroisse : une route dont la largeur a été rétrécie tout exprès en 336 pour laisser de la

place à un mur bâti pour en consolider un autre préexistant qui a été intégré à cette époque à la basilique construite par le Pape Marc. Si celle-ci n'avait été qu'une église érigée en cet endroit par hasard parce qu'il y avait là de la place – mais justement il n'y en avait pas, ou pas assez... – cette route aurait-elle été rétrécie ? et surtout quel était ce mur qui a eu besoin d'être consolidé pour édifier ce « nouveau » lieu de culte ?

Aujourd'hui l'accès aux souterrains est interdit à qui que ce soit, et les fouilles commencées il y a dix-sept ans sont arrêtées depuis 1992. Monsieur Palummieri me disait que les restes mis à jour entre 1947 et 1950 sont aujourd'hui dans un état de délabrement bien supérieur à ce qui a été découvert à l'époque. En fait les recherches pour savoir s'il reste quelque chose d'une maison romaine ou d'un oratoire du I<sup>er</sup> siècle n'ont pas été faites. Tout a été interrompu – faute de crédits nous dit-on. Et nous nous retrouvons dans le même cas que celui de Santa Maria in via Lata (notre n° 18) : pourquoi ces crédits pour un lieu aussi essentiel à la culture chrétienne et donc à notre civilisation, viennent-ils à manquer ?

Marie-Christine Ceruti

---

1. Margherita Cecchelli *S. Marco a piazza Venezia : una basilica romana del periodo Costantiniano - Estratto - Atti di Convegni - 21 - Università di Macerata pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia - 67 - (Saint Marc place de Venise : une basilique romaine de l'époque de Constantin - Extrait - Actes de congrès - 21 - Université de Macerata, publications des Facultés de Lettres et Philosophie - 67 -)*

---

En page 13, deux vues de la Basilique Saint Marc aujourd'hui, et le pavement de la basilique du IV<sup>ème</sup> siècle découvert par les fouilles de 1947-1950 - actuellement extrêmement détérioré. Nous n'avons pas pu obtenir la photo (peut-être jamais prise ?) de la mosaïque aux deux vignes - pratiquement perdue - de la villa romaine sous-jacente.

---

## Les évangiles apocryphes

*Nous profitons de l'allongement à 12 pages de ce bulletin pour enfin vous donner la suite du texte sur les apocryphes, promise depuis mai 2004... Veuillez nous excuser pour ce retard et l'entorse faite à notre principe de ne pas publier plusieurs textes du même auteur dans le même numéro.*

Il est vrai que les évangiles apocryphes sont construits parfois comme on nous décrit les « logia » qui, modifiés et recousus, seraient à l'origine des Evangiles: ils se présentent comme une série d'affirmations attribuées en général à Jésus (mais pas toujours), exposées de façon sèche, sans contexte et en général énumérées sans lien entre elles (Papyrus d'Oxyrhynchos par exemple papyrus 1, 654, 655, 1081 – *Evangile de Thomas* trouvé à Nag Hamadi). Aucun apocryphe des évangiles ne nous est parvenu en hébreu, aucun en araméen (même si l'*Evangile selon les Hébreux* a la réputation d'avoir été écrit en araméen). Tous sont datés au plus tôt de la première moitié du second siècle – et souvent de bien plus tard – mais tout le monde à qui mieux mieux, exégètes chrétiens et « ésotéristes » de tout poil, anticléricaux et intellectuels athées à la page, s'efforce de faire croire ou d'ailleurs de croire qu'ils remontent à bien plus tôt. Si les textes retrouvés par exemple à Nag Hamadi ou à Oxyrhynchos ne peuvent de par leurs caractéristiques physiques (type d'écriture, langue employée etc.) être datés d'avant les canoniques, chacun va leur trouver des origines ou des antécédents plus anciens que les vrais Evangiles pour des raisons avouées variées, mais il y a lieu de croire que le dénominateur commun non avoué qui les fait tant apprécier de ces penseurs divers est la gnose qu'ils essaient ainsi de faire passer en contrebande dans les rangs des Chrétiens. Les apocryphes « vieilliss » de cette manière sont tous entachés de gnosticisme. Ce n'est vraisemblablement pas une coïncidence.

Si en effet, comme cela nous est suggéré, les évangiles gnostiques sont susceptibles d'avoir servi de modèle aux Evangiles tout court alors, d'une part, la bonne nouvelle est gnostique, et d'autre part les Evangiles canoniques n'ont naturellement plus valeur historique. Mais surtout ces derniers peuvent être présentés de deux façons : soit comme expurgés de l'enseignement réel réservé à l'élite et qui se propage secrètement parallèlement au Christianisme, soit, comme nous l'avons déjà vu, comme le

résultat d'une déviation volontaire et coupable de la part d'un magistère assoiffé de pouvoir. Dans un cas comme dans l'autre l'autorité du magistère comme la valeur des Evangiles sont sapées.

L'enjeu est donc de taille. Qui des Evangiles canoniques ou des évangiles apocryphes a fourni les éléments nécessaires à la naissance des autres ? Eh! bien, outre les raisons de dates et de langue que nous évoquions plus haut, il y a tout lieu de croire que ce n'est pas parce qu'ils sont la source de nos Evangiles canoniques que les apocryphes ont cet aspect d'annuaire téléphonique mais bien parce qu'ils en sont issus. Ce qui est important en effet plus que ce que Jésus a fait – de cela nous avons assez d'exemples dans les Evangiles pour pouvoir envisager le reste – parlons encore moins de ce que ses disciples ou ses ennemis ont pu dire ou faire et qui n'intéresse le monde que relativement à Jésus, à ce qu'il en a dit ou pensé – mais bien ce que Jésus a dit. Ce que Jésus a dit est parole de Dieu... ou pour ceux qui ne croient pas à sa divinité parole de Jésus ce qui n'est déjà pas si mal. Cela ne peut pas être retouché. Ce sont donc les paroles de Jésus qui sont importantes et elles, en fait elles seules, qui seront écoutées. Si donc on veut faire passer un message pour sacré et pour intouchable, il faut le faire passer comme venant de la bouche de Jésus. Or que désiraient les gnostiques de l'époque ? Il suffit de lire Saint Irénée, c'était justement cela : faire passer leurs idées gnostiques comme étant celles de Jésus. Ils disaient ensuite que Jésus les exposait seulement à un petit cercle d'élus choisis parce qu'en fait « meilleurs », plus lumineux, bref « pneumatiques » selon le mot de l'époque ou encore ils affirmaient que l'Eglise et ses dictateurs avaient transformé les Ecritures dans le sens de ce qui convenait à l'établissement et à la sauvegarde de ce pouvoir. Comme on le voit rien n'a changé, les mêmes billevesées ont encore cours aujourd'hui. Saint Irénée détaille, citations à l'appui, comment les gnostiques de son époque s'y prenaient : transformer les textes, en ajouter de nouveaux, commencer par se faire passer pour parfaitement orthodoxes pour ensuite subrepticement faire passer sa propre doctrine... Or dans ces recueils de textes, de « dits » de Jésus c'est justement cela que nous voyons : des paroles de Jésus-Christ qui se trouvent bien dans les Evangiles et au milieu, de ci de là, des fausses notes, et des fausses notes justement gnostiques et justement minoritaires. Il est curieux que ces textes – ceux que nous avons retrouvés et qui de l'avis de tous sont matériellement largement postérieurs aux Evangiles mais qui seraient des copies de textes plus anciens, ou qui s'en seraient inspirés, portent justement souvent (pas toujours cependant précisons-le) le faux nom d'apôtres. Il s'agissait bien - et Saint Irénée s'en plaignait déjà - de faire passer pour vrai, ce qui était faux... Si bien que pour accréditer ces recueils comme des sources où les Evangélistes auraient puisé, il faut justement encore une fois présupposer que les Evangiles sont faux puisqu'ils se seraient inspirés de textes fragmentaires pour broder sur eux, inventer, enrichir en fonction de l'auditoire ou à des fins apologétiques peu importe, mais en fait tricher. Alors qu'en partant du présupposé contraire à savoir que ce que les Evangiles racontent est vrai, pour peu qu'on ait une certaine connaissance du gnosticisme et de ses doctrines, on ne peut pas faire autrement que de reconnaître que ce sont ces évangiles-là qui ont singé les vrais et non l'inverse. Quant à l'aspect « annuaire de téléphone » parbleu ! cela permettait d'aller plus vite, d'aller droit au but puisque de toutes façons le décor existait déjà, et était déjà connu.

Tous les apocryphes ne se présentent évidemment pas sous cette dernière forme mais ceux qui sont appréciés au point d'être mis en concurrence avec nos Evangiles ( « *selon les Hébreux* », « *Ebionites* », « *Egyptiens* ») sont enduits d'une teinture gnostique plus ou moins violente.

(à suivre...)

Marie-Christine Ceruti

Nous rappelons que la cotisation à notre association reste fixée au niveau modique de 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité. Merci aux généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque postal ou bancaire, rédigé au nom de « Association Jean Carmignac », à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

